

les carnets

STUDIO
cinémas



**Hommage à
Bertrand Tavernier**

> page 12

02 ÉDITO

Cost killer

04 HUMEUR

Peau d'âne et les tampons

06 PAGES ET IMAGES

Vis ma vie

08 CNP

La page du CNP

09 HOMMAGE

Jean-Claude Carrière

Jean-Loup Dabadie

12 AUTOUR DES FILMS

Hommage à Bertrand Tavernier

14 PERSISTANCES RÉTINIENNES

La Fiancée de Frankenstein

Sunset Boulevard

Kwaïdan

Holy Motors

22 EN BREF

Nouvelles d'ici et d'ailleurs

23 INFOS PRATIQUES

les **Studio**
cinémas
carnets

LES ÉDITIONS DU STUDIO DE TOURS
2 RUE DES URSULINES, 37000 TOURS
MENSUEL / PRIX DU NUMÉRO 2€
ISSN 0299-0342 / CPPAP N° 0224 K 84305

ÉQUIPE DE RÉDACTION: SYLVIE BORDET,
ISABELLE GODEAU, JEAN-FRANÇOIS PELLE,
DOMINIQUE PLUMÉCOQ, ÉRIC RAMBEAU,
ROSELYNE SAVARD, MARCELLE SCHOTTE, ANDRÉ WEILL,
AVEC LA PARTICIPATION DE LA COMMISSION JEUNE
PUBLIC. DIRECTEUR DE LA PUBLICATION: ÉRIC RAMBEAU
CONCEPTION GRAPHIQUE: EFIL / WWW.EFIL.FR
(TOURS). ÉQUIPE DE RÉALISATION: ÉRIC BESNIER,
ROSELYNE GUÉRINEAU - DIRECTEUR: PHILIPPE LECOQ.
IMPRIMÉ PAR PRÉSENCE GRAPHIQUE, MONTS (37).

Cost killer

L'une des images marquantes de ces derniers mois sinistres, ce sont les foules avec des masques tout autour de la terre, que l'on soit riche ou pauvre, habitant d'un pays surdéveloppé ou mal développé, partout le masque s'est imposé. L'impression d'unicité de l'espèce humaine cache, outre les expressions du visage, à la fois l'énorme disparité des situations sociales et économiques mais aussi la mise en évidence de rivalités brutales entre les pays. Naïvement, on pouvait imaginer une entente dans la lutte contre la pandémie sous l'égide de l'OMS avec une mise en commun des moyens de recherche, de productions de matériel et de vaccins. C'est exactement l'inverse qui s'est produit : un égoïsme et un manque de solidarité flagrants. Course aux masques, au matériel de protection, aux vaccins ! L'urgence de la période a mis en évidence les délires de nombreux dirigeants à travers le monde.

Pendant des années, à la suite de Mme Thatcher qui prétendait que la société n'existait pas, qu'il n'y avait que des individus, les libéraux triomphants ont travaillé avec acharnement pour réduire l'état à sa portion congrue, uniquement à ses fonctions régaliennes. Pourtant, dès 2008, les mêmes libéraux ont réclamé l'aide des états pour sauver... les banques. Avec la pandémie et les différentes phases de confinement, l'économie s'est partiellement écroulée et les états sans le sou ont tout à coup sorti de leurs manches des sommes astronomiques. Alors que depuis des années, toutes les dépenses liées à la santé, l'éducation, la culture, la solidarité sont compressées sous couvert de remboursement des dettes, dorénavant, « quoi qu'il en coûte », l'état subventionne à tour de bras. « Les économies d'aujourd'hui sont les morts de



© DOMINIQUE PLUMÉCOQ

demain» pouvait-on lire sur les banderoles des soignants en grève. Nous y sommes. Bien que les personnels de santé soient devenus les nouveaux héros, nos hauts fonctionnaires (ceux qui trouvent normal d'avoir à la fois la sécurité de l'emploi et de confortables salaires, tout en voulant réduire le nombre de petits fonctionnaires ainsi que leur salaire) sont prêts à reprendre leur gestion comptable de l'hôpital, à continuer implacablement à supprimer des lits...

Quel rapport avec le cinéma ? Le cinéma français n'est-il pas le parent... riche de l'exception culturelle dont notre pays se glorifie : sa réelle richesse artistique est le reflet d'un système financier vertueux qui ponctionne – via le CNC – les blockbusters (étatsuniens) pour répartir les aides à tous les niveaux (écriture, production, distribution, exploitation). Les cinémas *Studio* se réjouissent régulièrement de leur indépendance (politique et budgétaire) mais il ne s'agit pas d'être dupes : sans subventions (européennes, nationales et locales pour les travaux et les festivals), un lieu comme le nôtre n'existerait pas. Est-ce à dire qu'il faut se taire ? Qu'il faut se contenter de recevoir les aides sans demander enfin la réouverture des lieux culturels ? Ne s'occuper que de la réalité comptable ?

« Non, nous n'augmenterons pas les lits, car si nous augmentons les lits, il y aura plus de malades. »

JEAN CASTEX

Dès 1924, Marcel Mauss le présentait : « Homo oeconomicus est devant nous. » Comme l'écrit Régis Debray : « Rien n'est plus convainquant à nos yeux qu'une courbe statistique et plus éloquent qu'une infographie. Le chiffre qui tue a remplacé le mot qui tue... et nous édifions nos congénères non plus au moyen de citations mais avec des pourcentages... La quantité n'est plus contrôlée mais injonction, le sondage moins thermomètre que boussole. L'algo fait le travail, le cost killer l'a programmé. » Avec ses obsessions chiffrées (nombre de morts, taux de contamination...), la pandémie a renforcé une vision uniquement comptable du monde. Se réclamer d'une autre vision, comme le font notamment les acteurs culturels, est-il encore envisageable ? — DP

* Civilisation – Comment nous sommes devenus américains.

Peau d'âne et les tampons

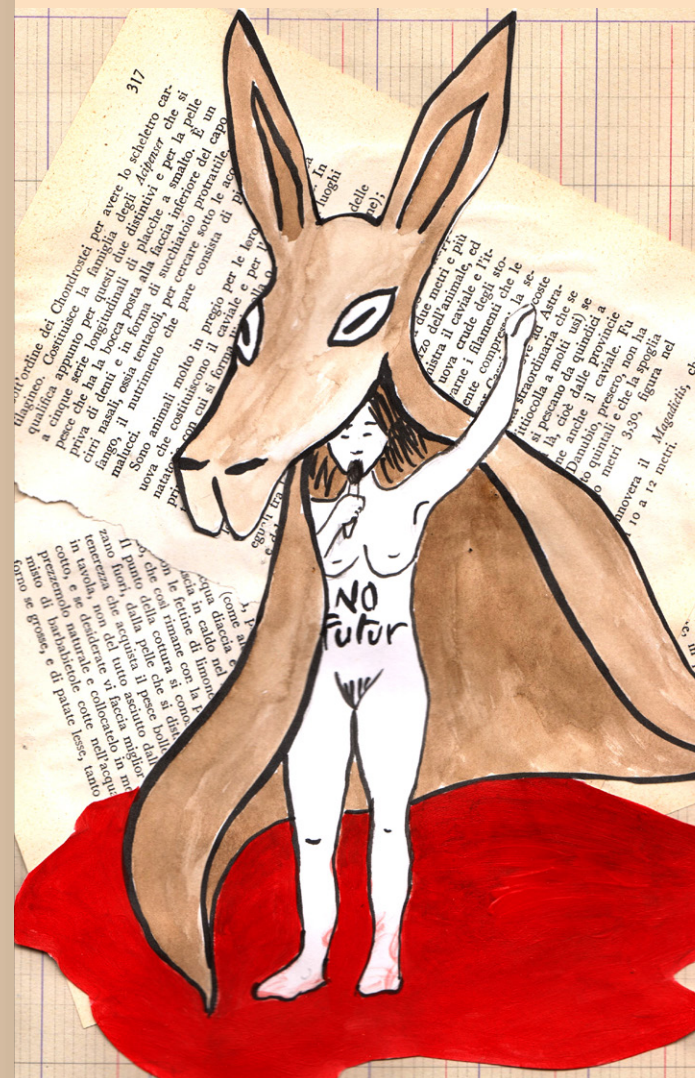
À quoi peuvent bien servir des cérémonies comme les Césars ? Dans le domaine artistique les compétitions n'ont pas grand sens et on peut comprendre Albert Dupontel qui, n'y croyant pas, refuse de se déplacer alors qu'il est de nouveau couvert de prix – mais sa non-venue a une vertu appréciable, celle de raccourcir une interminable soirée, sa jolie et sympathique productrice se contentant de répéter qu'Albert remerciait... Comme les Césars relèvent d'une compression, il est somme toute normal que l'événement conserve des aspérités, des scories. Certains, à l'instar de notre ministre de la culture râpeuse de gorgonzola⁽¹⁾, aimeraient que la cérémonie ait des allures de remise de prix comme à l'école d'antan, genre salon apaisé de l'(agri)culture où l'on pourrait flatter (l'égo) des plus séduisants spécimens de créateurs sans risquer de se

fâcher, ce qui serait mauvais pour le commerce. L'an passé c'était une version sous tension, genre déballage de linge sale de la famille du cinoche où s'opposaient les partisans d'un nettoyage radical des comportements de prédateurs (sous la bannière d'Adèle Haenel et son *Portrait de la jeune fille en feu*) contre l'absent hué (Polanski et son *J'accuse*). Se faisaient jour également les dissensions entre les féministes post #metoo et des femmes revendiquant d'être encore « importunées ».

Mise à nu

Cette année l'ambiance semblait plus détendue, l'académie avait été refondée, s'était dotée d'une présidente, il n'y avait pas de militantes dans les rues et pas d'actrice pour prendre la porte en criant « C'est la honte ! » mais il y a eu d'emblée une curieuse présentation scato-branchée cul dont le mauvais goût assumé a fait glousser le parterre dépeuplé des 150 rescapés. Pour la maitresse de cérémonie pas question de glisser les poussières sous le tapis, c'est une merde

(symbolique) à la main qu'elle a ouvert la chose. Après des mois de fermeture des salles n'était-il pas salulaire que les acteurs et les actrices représentant le monde du cinéma l'ouvrent ? S'il y avait malaise, c'était celui de tout un monde culturel certes aidé financièrement mais sans la moindre perspective. Sans horizon. Les critiques ont été vives après coup, reprochant l'aspect trop militant des interventions. Elles se sont notamment focalisées sur le happening de Corinne Masiero et de son désespéré effeuillage. Deux remarques : il est quand même surprenant qu'en 2021, en France, le corps exposé nu d'une femme déclenche un tel flot de violence. En 2015, lorsque l'acteur Sébastien Thiéry s'était mis à poils (c'est un homme !) devant la ministre d'alors, Fleur Pellerin, lors de la 27^e nuit des Molières, pas de scandale. Nul n'avait été choqué, nul élu de la République n'avait demandé à un procureur des poursuites pour « exhibition sexuelle ». Le corps de la femme ne peut décidément pas échapper à la sexualisation



© DOMINIQUE PLUMECOCQ

forcée, même dans cette forme d'exposition absolument dénuée de tout érotisme. N'était-il pas reproché à l'actrice, en sous-main, de n'avoir honte ni de son âge... ni d'être ménopausée ? N'y a-t-il pas derrière tout ça l'idée qu'une femme doit représenter l'élégance, la retenue et le

bon goût... reproche que l'on pouvait faire à Marina Foïs et son humour « énorme » ?

Théâtres occupés

Cependant, comme pour les actions des Femen ou de la jeune bloggeuse égyptienne, l'utilisation de la nudité du corps féminin comme arme

politique pose problème, non pas d'éthique ou d'esthétique, mais d'efficacité : les seins de Corinne Masiero qu'on ne voulait pas voir n'ont-ils pas caché la forêt des revendications légitimes des acteurs-actrices de la culture qui occupaient des théâtres un peu partout en France ? Les revendications qu'on peut voir affichées devant le Grand Théâtre à Tours :

- Abrogation de la réforme de l'assurance chômage.
- Prolongation de l'année blanche et son élargissement aux intermittents de l'emploi
- Baisse du seuil d'accès à l'indemnisation pour les primo-entrants et intermittents en rupture de droits.
- Garantie de tous les droits sociaux, notamment congé maternité et maladie pour tous les salariés à l'emploi discontinu et les artistes auteurs.
- Plan massif de soutien à l'emploi et de reprise de l'activité dans tous les secteurs.
- Soutien aux caisses sociales spécifiques du spectacle (retraite, formation, médecine du travail, congé spectacle) dont l'existence est menacée par la baisse des cotisations. — DP

(1) Pour mémoire : Marina Foïs s'était moquée de R. Bachelot et d'une recette de pâtes au gorgonzola dans laquelle elle évoquait le fait de « râper » ce fromage, activité fort difficile à réaliser...

Vis ma vie

« Vis ma vie », c'est ce que propose l'historien Ivan Jablonka dans son livre *Des hommes justes* (Seuil – 2019) : « Il ne faut pas trop attendre d'un jeu psychologique individuel, fût-il l'occasion d'une prise de conscience. Mais cette fable morale a son intérêt : les hommes pourraient vivre de l'intérieur la condition des femmes – non pas en portant une robe à fleurs et du rouge à lèvres, comme au carnaval, mais en apprenant à *devenir une minorité*.

« Les hommes sont des hommes, mais l'Homme est une femme. »

CHESTERTON – 1904

Ce serait à leur tour d'être sans cesse ramenés à leur sexe, perçus à travers leur corporéité, voués à des fonctions utilitaires. Ils se feraient couper la parole dans les réunions, palper les testicules dans le métro, suivre le soir en rentrant chez eux, contester le peu de pouvoir qu'ils auraient conquis ; ils auraient à supporter, avec l'empire des assignations, des remarques sur leur physique et des plaisanteries sur leur légendaire bêtise ; et toujours on leur chuchoterait de ne pas être trop ambitieux. Subir la loi des minorités inciterait les hommes à vouloir vivre *la justice de genre*, au lieu de la regarder d'un œil distrait. »

Les résultats du féminisme ?

Cette proposition peut trouver une illustration surprenante dès 1906 dans le film de la réalisatrice Alice Guy intitulé *Les Résultats du féminisme*. L'inversion des sexes joue à plein : les hommes y sont voués aux tâches domestiques, ils sont doux, tendres, émotifs, délicats, les femmes y sont quant à elles décidées, autoritaires, brutales, aimant se

retrouver entre paires au café. Si le dispositif fonctionne parfaitement, n'oubliant pas d'inverser les rôles de chacun également dans la sexualité – les hommes sont soumis, les femmes prédatrices – le retournement final nous ramène au carnaval, à l'inversion des rôles mais seulement le temps de la farce ; les hommes finissent par se rebeller et reprendre leur place. Comment était vu ce film au début du 20^e siècle ? Comme une pochade drolatique mais qui sert en fin de compte à renforcer l'ordre social, à conforter l'ordre patriarcal ? Ou s'inscrit-il dans les revendications féministes portées par les suffragettes en Grande-Bretagne, avec leur goût pour la provocation ?

Le royaume des filles

108 ans plus tard, en 2014, Riad Sattouf proposait lui aussi d'inverser les rôles dans un film qui, sous couvert de comédie, s'avérait particulièrement mordant et dérangeant. *Jacky au royaume*



© FANDASTORM PICTURES

des filles décrit en effet un monde terrifiant, pas tellement parce qu'il est dirigé par des femmes mais parce qu'il propose une forme de dictature gynocratique implacable. Dans la république populaire et démocratique de Bubunne le pouvoir appartient aux femmes, qui commandent et travaillent, tandis que les hommes restent à la maison et vivent totalement soumis aux désirs brutaux des femmes. Le réalisateur a grandi en Syrie sous la dictature du père Assad (comme il le raconte dans les différents tomes de *L'Arabe du futur*), d'où sans doute dans cette dystopie un mélange étrange entre ordre stalinien et patriarcat oriental (les hommes sont voilés... et tenus en laisse par leur femme !). L'inversion des genres met clairement en lumière, par la caricature, la relégation dans laquelle vivent des femmes de nombreux pays et notamment la constante violence sexuelle qui vise leur corps. Malgré un bon accueil critique et un prix au Festival de Rotterdam, le film a eu du mal à trouver son public, sans doute parce que celui-ci attendait du réalisateur des *Beaux gosses* une nouvelle comédie... Et que ce Cendrillon ubuesque proposait une version trop noire pour réellement faire rire le spectateur. Et avoir, hélas, sa totale adhésion. — DP

Pour voir le film d'Alice Guy :
https://youtu.be/_MO-LgdE7hE



Pour voir la bande annonce de Jacky :
<https://youtu.be/94ITgq7l0FY>





La crise COVID : illustration grandeur nature des méfaits de l'austérité et de la marchandisation de la santé

La crise sanitaire liée au covid a été le révélateur pour la population de tout ce qui était dénoncé depuis des années sur l'état de notre système de santé et a servi de leçon de choses : manque de lits, de personnel, de matériel, de médicaments, de dispositifs de protection, de vaccins, et maintenant de plastique pour les seringues...

Le manque de personnel et de lits oblige à fermer des services de chirurgie pour ouvrir des lits covid et reporter une partie de ce qui est « non urgent » (ou à aller se faire opérer dans le privé). Ceci donne lieu aussi aux « spectaculaires » transferts entre régions ou des territoires d'outre-mer vers la métropole, avec les risques et la solitude qu'ils impliquent pour les patients. Les retards dans la vaccination nous ont rappelé comment agissent les laboratoires pharmaceutiques, grassement subventionnés par les États, qui vendent aux plus offrants et se gavent, tout en licenciant chercheurs et chercheuses...

Malgré tout cela les restructurations continuent comme si rien ne s'était passé, avec le risque de se retrouver dans une situation encore pire à l'avenir. À Tours, le Nouvel Hôpital Trousseau se construit au prix de centaines de lits et postes en moins. La centralisation sur un seul site va permettre d'accroître le processus déjà en cours de mutualisation et de polyvalence des personnels et des moyens.

L'hôpital doit faire, comme avec des marchandises, la gestion du « flux » des patients, qui entrent et sortent le plus vite possible, avec de l'ambulance à tout crin, sans que le retour à domicile ne soit assuré dans les conditions optimales ; les soins

périphériques qui ne sont plus pris en charge à l'hôpital se retrouvent majoritairement dans le privé : soins de suite, professionnels libéraux, examens, Hôpital, etc. avec des dépassements d'honoraires qui explosent et le recours aux complémentaires santé dont les tarifs augmentent toujours.

La crise sanitaire a aussi permis d'accélérer et renforcer la numérisation de la santé

Les données de santé sont une marchandise sensible du point de vue de la confidentialité, qui peut rapporter gros et intéresse beaucoup de monde ; or l'entrepôt français de données de santé pour la recherche, le Health Data Hub, a été confié à Microsoft Azure, lui-même soumis au « Cloud Act » américain.

Les plateformes comme Doctolib et les téléconsultations comme réponses à la pénurie de médecins se sont développées, avec le risque du piratage de l'informatique des hôpitaux et les demandes de rançon qui se multiplient, entraînant la paralysie du fonctionnement le temps des réparations.

Nous sommes loin de nos revendications pour des soins humains, de qualité, accessibles partout et pour tous et toutes dans le cadre du service public. De l'argent il en faut plus pour de l'humain et le service public.

— Collectif 37 Notre santé en danger
contact : collectifsante37@gmail.com

**Nous en reparlerons prochainement lors d'une séance
de cinéma suivie d'un débat- Le CNP.**

Pour nous joindre : contact@lecnpstudio.org

Amoureux des mots

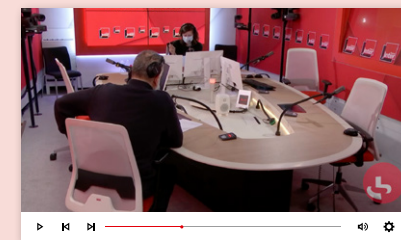
« Comme disait Buñuel, je suis un petit paysan qui s'émerveille de tout ce qui lui arrive » se plaisait à dire Jean-Claude Carrière, qui nous a quittés le 8 février dernier.

Né en 1931 dans un petit village de l'Hérault, il a passé les premières années de sa vie dans une ferme sans eau courante ; le milieu est rude, sans livres et sans images. Il est le premier de son canton, à 12 ans, à obtenir une bourse d'études. S'il ne savait pas qui était Voltaire en arrivant au lycée du même nom, il apprend vite et quand il intègre l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud il est devenu un lecteur boulimique (à la fin de sa vie sa bibliothèque comptait vingt mille ouvrages).

La suite, c'est une existence vouée à la création, aux rencontres, à l'écriture sous toutes ses formes. Tout le passionnait. Il n'en n'avait jamais assez et quand on lui demandait où il trouvait le temps de

À PROPOS DE JEAN-CLAUDE CARRIÈRE

- *Le Vin bourru* - éd. Plon - 2000
- *Ateliers* - éd. Odile Jacob - 2019
- Laurent Delmas - France Inter
<https://www.franceinter.fr/emissions/l-invite-de-6h20/l-invite-de-6h20-09-fevrier-2021>



mener ses innombrables activités, il disait qu'il suffisait de les « faire lentement »...

Le bilan est impressionnant : Jean-Claude Carrière nous a laissé quelques 70 scénarios pour le cinéma et une douzaine pour la télévision, autant de pièces et d'adaptations pour le théâtre, publié une soixantaine de livres, novélisations de films, récits autobiographiques, dictionnaires amoureux, romans, essais, traductions et paroles de chansons...

On a oublié que ses premières collaborations furent avec Jacques Tati et Pierre Etaix, tant fut importante ensuite celle avec Luis Buñuel : *Le Journal d'une femme de chambre* (1964), *Belle de jour* (1967), *Le Charme discret de la bourgeoisie* (1972)... « Luis et lui, c'était une histoire d'amour, une grande rencontre, ce devait être des discussions sans fin, ravageuses, à puissance 100 » (L. Delmas).

Puis il y eut, entre autres, Jacques Deray – *Borsalino*, *La Piscine*; Milos Forman – *Taking Off*; Andrzej Wajda – *Danton* (prix Louis Delluc 1982); Volker Schlöndorff – *Le Tambour* (Palme d'or à Cannes); Jean-Paul Rappeneau – *Cyrano de Bergerac*; Daniel Vigne – *Le Retour de Martin Guerre* (César du meilleur scénario en 1983); Louis Malle – *Milou en mai*; Philippe Garrel – *L'Ombre des femmes*, *l'Amant d'un jour*... et tant d'autres dont les œuvres ont marqué le cinéma français et n'ont pas laissé insensibles les américains qui lui décernèrent en 2014 un Oscar d'honneur.

Pour compléter le portrait de cet *honnête homme* (« Celui qui sait un peu de tout sur rien ? ») ironisait-il, il faut mentionner sa passion pour la religion et ses déviances, qui l'ont fait écrire sur le bouddhisme et l'hindouisme mais aussi sur le christianisme. Il signa ainsi pour le dramaturge anglais Peter Brook une adaptation du *Mahâbarata*, épopée de la mythologie hindoue : 9 heures de spectacle dans la cour d'Avignon devant un public subjugué, et écrivit *La Controverse de Valladolid*, sur la conquête du Nouveau Monde par les Espagnols, qu'il déclina en pièce et en adaptation télévisée.

Quand il parle de lui Jean-Claude Carrière le fait sans esbroufe : ni sentimentalisme, ni anecdote

dans *Le Vin bourru* qui raconte, plus que son enfance, la vie d'un village ordinaire du Midi viticole des années 30.

Dix ans plus tard, avec *Ateliers*, il nous parle avec élégance, humour et passion de son travail, ses amitiés, ses rencontres et ses partages et pose des questions sur l'écriture, l'imagination, la fiction, le travail de scénariste... L'intérêt ne faiblit pas ! Il nous reste à attendre son dernier livre qui devrait sortir prochainement pour continuer à découvrir un auteur aussi talentueux que prolifique.

On retrouve le même émerveillement, le même amour des mots et la même appétence pour embrasser tous les genres chez Jean-Loup Dabadie, romancier, traducteur, journaliste, scénariste et dialoguiste, metteur en scène, auteur de sketches, parolier... lui aussi décédé récemment.

Plus jeune bachelier de France à 15 ans, c'est à 19 qu'il publie son premier roman, *Les Yeux secs*, suivi l'année suivante par *Les Dieux du foyer*. Il s'initie au journalisme avec Pierre Lazareff, puis collabore avec Philippe Sollers, Jean-Edern Hallier, Jean-Christophe Averty, avant de signer des sketches pour Guy Bedos.

Comme parolier il écrit pour Reggiani, Polnareff, Clerc, Barbara... 350 chansons : on a tous fredonné du Dabadie !

C'est en 1969 qu'il rencontre Claude Sautet. Après le succès immédiat des *Choses de la vie* (prix Louis Delluc) la collaboration entre l'auteur et le cinéaste se poursuit avec *César et Rosalie* (1972), *Vincent, François, Paul et les autres* (1974), *Une histoire simple* (1978), *Garçon!* (1983). On a souvent dit que le tandem avait écrit les plus belles pages des années Pompidou, alors que « la France découvre le bonheur en attendant la crise », selon la jolie formule du critique de cinéma Alain Riou, « Jean-Loup Dabadie l'a dialoguée et fait vivre avec une élégance et une justesse dont on ne finira pas de parler. »

L'écrivain scénariste revendique le fait de monter sans penser, sans juger, sans faire de sociologie. Seule l'observation d'hommes et de femmes aux vies joyeuses ou brisées, amoureuses ou déchirées, en quête de liberté ou submergés par le doute,



À PROPOS DE JEAN-LOUP DABADIE

- *Conversations avec Jean-Loup*, entretien avec Véronique Dabadie - éd. Le Cherche Midi - 2009
- À voix nue (5 épisodes) : Jean-Loup Dabadie : *Les Choses de sa vie* - France culture - 2015

l'inspirent. Ses héros sont des gens normaux qui vivent nos vies, nous tirent des larmes après nous avoir fait rire.

Ses histoires sont simples mais souvent drôles et tendres, toujours touchantes.

S'il a été la plume de Sautet, comme Carrière fut celle de Buñuel, il a écrit aussi, entre autres, pour Yves Robert (*Un éléphant ça trompe énormément*, *Nous irons tous au paradis*); Jean-Paul Rappeneau (*Le Sauvage*), François Truffaut (*Une belle fille comme moi*), Jean Becker (*La Tête en friche*), Philippe De Broca, Claude Pinoteau... :

près de 40 films, des pièces de théâtre et de nombreuses adaptations.

« L'écrivain mélancolique », comme l'appelait Michel Piccoli, était reconnu pour sa gentillesse, son humour et son autodérision.

En 2009 il revient sur sa carrière dans un livre d'entretiens écrit avec la complicité de sa femme. Il nous y livre de jolis souvenirs sur ceux avec lesquels il a travaillé : de Truffaut à Gabin en passant par Montand et Romy Schneider, « incandescente » mais dont « le pouvoir de séduction crée des dégâts »...

Pour Laurent Delmas « la malédiction des scénaristes en France est d'être le premier dans le processus de création d'un film, et d'être le dernier à être connu du public ». Jean-Claude Carrière et Jean-Loup Dabadie avaient, eux, réussi à gagner la reconnaissance du public et largement participé à celle du cinéma français, qu'ils ont marqué de leur empreinte et de leur talent. Ils vont lui manquer — SB

LASSÉS DES NÉCROLOGIES, NOUS AVIONS ÉCRIT AU DÉBUT DU MOIS DE MARS

Bertrand Tavernier aime les Studio. Il y est venu souvent et en est devenu en quelque sorte le « parrain ». Lors de son dernier passage il présentait un film fait de tous les films : *Voyage à travers le cinéma français*, 3h21 de pur bonheur sans la moindre pédanterie ! Comme en écho, nous vous proposons ce mois-ci un voyage dans le cinéma de... Bertrand Tavernier.

Nous n'imaginions pas qu'à l'heure de « boucler » les Carnets d'avril tout le monde allait parler de ce grand cinéaste, de sa vie, ses films, ses engagements, suite à sa disparition le 25 mars. C'est avec une grande tristesse que nous avons appris la perte de cet authentique ami des Studio, toujours fidèle à ces salles qu'il aimait beaucoup, comme il nous l'avait prouvé notamment en acceptant d'être l'invité d'honneur de notre 50e anniversaire, il y a déjà 8 ans.

Un grand moment de vie

Bien que *Holy Lola* ait pu être considéré comme mineur dans la carrière de B. Tavernier, il porte une charge d'émotion intense. On voyage au plus près du couple formé par I. Carré et J. Gamblin, si naturels et si crédibles ! Conteur d'histoires hors pair, le réalisateur flirte avec le documentaire en évoquant la vision poignante d'un pays et la difficulté d'adoption à l'étranger. Un grand moment de vie ! — MS

Intelligence et érudition

On peut aimer ses fictions mais Bertrand Tavernier, c'est aussi des documentaires importants comme *La Guerre sans nom* ou le merveilleux *Voyage à travers le cinéma français*. Dans ce dernier son érudition jamais pédante nous épate et nous éclaire. Quant à son amour des films, il est furieusement contagieux tant il en parle avec passion et chaleur. — JF

Le Juge et l'assassin : face à face grandiose

Campé par un Michel Galabru transfiguré, un ancien militaire devenu vagabond meurtrier arpente sans relâche les vallons et cols sauvages ardéchois. Tantôt ivre de rage, tantôt plein de dévotion à la Vierge qu'il vénère, cet être habité de fantômes et de folie déclame un discours anarchiste ou mystique qu'il adresse à « son juge ». Le juge, c'est Philippe Noiret, tenace, ambitieux, cynique et arrogant, symbole d'un ordre social que l'affaire Dreyfus et le socialisme naissant mettent à mal en cette fin de 19^e siècle. Entre raison et folie, illusion et mensonge, châtement et repentance, le dialogue est impossible. Un film inoubliable, humaniste et profondément bouleversant. — SB

Rose, c'est la vie (Coup de torchon)

Est-elle cruche ? Malfaisante ? Les deux à la fois ? Toujours est-il que le rôle (presque mineur) que tient Isabelle Huppert dans le très grinçant *Coup de torchon* est peut-être l'un de ceux qui sont le mieux restés gravés dans ma mémoire. — ER

Noiret et personne d'autre !

Parmi les différentes détroques (huit au total) que le réalisateur aura fait endosser à Philippe Noiret, c'est sans aucun doute celle du Commandant Dellaplane pour *La Vie et rien d'autre* (1989) qui me touche le plus, en officier rescapé de la Première Guerre mondiale, tout à la fois trublion de l'ordre établi et de son absurdité, et irréductible protecteur des 350 000 soldats disparus dont il a la charge. Vieux sanglier troublé par « une antilope perdue, royale... » interprétée par Sabine Azéma, il fait vibrer les dialogues ciselés de Jean Cosmos, aussi bien dans la colère, la truculence, l'ironie que dans l'émoi ! Un grand film pour un immense comédien ! — IG



◀ Bertrand Tavernier aux Studio en octobre 2016
© ROSELYNE GUÉRINEAU

De la musique avant toute chose (Autour de minuit – 1986)

Tavernier est non seulement la mémoire vivante du cinéma mais aussi – ses BO le prouvent – un véritable mélomane, passionné en premier lieu de jazz. *Autour de minuit* est à la fois le portrait d'une amitié entre un saxophoniste à la dérive et un jeune fan qui lui redonne goût à la vie et celui du microcosme parisien des jazzmen noirs américains. Et quelle affiche : le grand saxophoniste Dexter Gordon (2 mètres !), Herbie Hancock (Oscar de la meilleure musique), Wayne Shorter, Billy Higgins, John Mac Laughlin, Pierre Michelot, Éric Le Lann... Ceux qui n'aiment pas cette musique enthousiasmante : fuyez ! — DP

La révolution qui vient (Que la fête commence – 1975)

Le titre est une invite : à la découverte d'une époque peu connue – la Régence – et d'un scénario affriolant porté par un enthousiasmant trio (Noiret, Rochefort, Marielle). Misère du peuple, crise financière, luxe et décadence d'une aristocratie coupée du réel : un programme d'une folle modernité ! Noiret, mélancolique et impuissant, est magnifique d'humanité (dans un troublant duo avec une autre figure fétiche de l'univers de Tavernier, trop vite disparue : Christine Pascal). La truculence et l'humour des dialogues mènent implacablement vers la fin d'un monde et les frémissements d'une révolution qui arrive... — DP

Faux polar, vrais policiers

Refusant spectaculaire, artifices de mise en scène et stéréotypes, *L.627* (1992) montre, à travers le regard de Lulu, policier indocile mais totalement investi dans sa mission, les réalités très terre-à-terre de la routine – planques, filatures, « gestion » des indics, arrestations – mais aussi l'incroyable décalage entre l'ampleur de la tâche et la misère des moyens alloués à la brigade : préfas vétustes, pénuries de matériel etc. En parallèle se dessine subtilement une détresse sociale d'autant plus bouleversante que l'auteur se refuse à tout pathos. Tous les acteurs, visiblement habités par leur rôle, sont extrêmement attachants et d'une crédibilité totale, à commencer par l'inoubliable et regretté Didier Bezace. Un grand Tavernier, à nul autre pareil et pourtant tellement lui ! — AW

Avant-première de Voyage à travers le cinéma français :
<https://www.youtube.com/watch?v=HxmDF17HqgQ>

Discours pour les 50 ans des Studio :
Partie 1 : https://www.youtube.com/watch?v=QfXG_FncKMA
Partie 2 : <https://www.youtube.com/watch?v=UWA10dF3yv8>

Une épaule aidante

Parmi les films de référence que chacun peut avoir, les premiers vus occupent-ils une place particulière ? Découvert à la télévision (que la mémoire de Claude-Jean Philippe et son *Ciné-club* soit à jamais remerciée) et revu ensuite dans de meilleures conditions, le souvenir de *La Fiancée de Frankenstein* de James Whale, est à jamais indélébile. Il s'agit en fait de la seconde partie d'un dyptique entamé avec *Frankenstein*. *La Fiancée de Frankenstein* est donc une suite. Encore meilleure que l'original, c'est un festival de décors gothiques et d'ambiances nocturnes qui dépasse le cadre fantastique pour s'intéresser aux laissés pour compte par le biais de figures monstrueuses. *La Fiancée de Frankenstein* (le titre est trompeur puisque Frankenstein c'est le nom du docteur/créateur et non celui du monstre composé de morceaux de cadavres) commence exactement là où le précédent s'achevait, dans les décombres d'un incendie. Si on pensait que le monstre avait péri dans les flammes, bien sûr, il n'en est rien, et, évidemment, il a réussi à s'enfuir. Rien de surprenant, jusque là. En cavale dans une forêt sombre et profonde, il est bientôt attiré par le son d'un violon provenant d'une maison totalement isolée (les ressemblances avec de nombreux contes et légendes ne sont pas fortuites) où vit un homme seul.

« Je suis aveugle. »

Le monstre n'a jamais entendu de musique, attiré, il entre dans la maison. Sentant sa présence, l'ermite s'excuse, « Je suis aveugle, mais entrez, personne ne vous fera de mal ici, je peux peut-être vous aider » et, après lui avoir pris le bras, « vous êtes blessé, venez, asseyez-vous ». Normalement, tout le monde est effrayé par lui, mais dans ce lieu hors du monde, c'est le contraire, et la créature se laisse faire. Comme il ne sait pas parler, l'ermite lui propose la chose suivante, « Si vous me comprenez, posez votre main sur mon épaule ». Et comme il s'exécute, le

vieil homme continue, « Restez-ici, je vous apporte à manger. Nous pourrions être amis, j'ai tant prié dieu pour qu'il m'envoie un ami. Je ne peux voir, vous ne pouvez parler, Nous pourrions nous entraider.

Mais maintenant vous devez vous allonger et dormir ». Pendant longtemps, on ne sait sur quel pied danser, on craint les réactions du monstre et en même temps on est touché par la bonté inconditionnelle du vieil homme. C'est sans doute pour cela que l'émotion qui se dégage de cette scène est, encore aujourd'hui, assez incroyable. Elle rappelle celle, déjà très belle, de la rencontre avec la petite fille dans *Frankenstein*, mais elle est encore

plus réussie. Et elle dépasse allègrement le cadre d'un film de genre fantastique destiné à faire peur. Mais c'est aussi grâce à ce cadre qu'elle a autant de force. En utilisant la figure du monstre (au sens littéral) pour en faire une parabole sur la différence et la puissance de la bonté, James Whale fait preuve d'une humanité universelle capable de toucher tout type de spectateur qu'il soit intéressé par le genre fantastique ou pas. Et puis, si cette scène surplombe le film, le reste est aussi très beau (la poursuite par les villageois, la rencontre de la créature avec son homologue féminine, entre autres). Sans oublier Boris Karloff, car c'est aussi grâce à son extraordinaire interprétation que *La Fiancée de Frankenstein* ne vieillira jamais. — JF

Pour voir un extrait du film en VO : https://www.youtube.com/watch?v=_wRVfzaiRj8



Poussières d'étoiles

Sunset Boulevard \ un film de Billy Wilder

Quand il eut passé le pont, les fantômes vinrent à sa rencontre⁽¹⁾...

C'est en filmant le nom d'une rue sur une bordure de trottoir que Billy Wilder amorce son film et indique son titre : *SUNSET BLVD*. Appellation mythique s'il en est, sans que l'on ne sache plus vraiment désormais si la légende est due au lieu même ou au film qui porte son nom. Mais qu'importe : les deux sont indissociablement liés tant que perdurera une mémoire

de cinéphile !

C'est de cette bordure de trottoir que tout va démarrer : le film en tant que tel bien évidemment, mais aussi le jeu à la fois troublant et sans concession, orchestré avec maestria par Wilder, entre réel et fiction, passé et présent, Eros et Thanatos. Mais cela, nous spectateurs nous ne le savons pas encore...

Le générique s'inscrit alors sur le ruban de la route qui défile, accompagné par une musique envahissante. Puis apparaissent

dans le cadre des voitures de police, sirènes hurlantes. La musique se fait oublier, une voix se fait entendre : « Voici le fameux *Sunset Boulevard*, à Los Angeles, en Californie ». Après cette confirmation de l'information géographique, le commentateur explique les raisons de ce déferlement de forces policières mais aussi journalistiques : un crime a été commis dans une luxueuse villa. Comme le geste fatal a été perpétré par une gloire du cinéma muet, il ne doute pas que les faits vont non seulement faire la une des gazettes mais aussi être déformés. La vérité ? « Je suis sans doute le seul à pouvoir en parler » annonce-t-il. Dans le même temps un mouvement de caméra nous entraîne aux abords d'un bassin. La voix précise que le corps d'un jeune homme a été trouvé flottant dans la piscine avec deux balles dans le dos et une dans le ventre. La victime était un scénariste inconnu et sans le sou. Un plan en contre-plongée nous donne à voir la partie face du cadavre en flottage,



© SPLENDOR FILMS

(1) *Nosferatu le vampire*, Friedrich W. Murnau.

tandis que la voix poursuit sur un ton particulièrement enjoué, laissant percer toutefois une certaine ironie : « Mais revenons de six mois en arrière, le jour où cette aventure a commencé. J'habitais un petit appartement à Hollywood... Je me torturais l'esprit pour écrire des scénarii sortant de l'ordinaire... C'est donc un scénariste qui parle, mais un scénariste mort. Un mort qui va aussi être notre guide, non seulement pour remonter le temps, son temps, mais aussi une autre temporalité, celle de cette fameuse star du muet chez laquelle le hasard l'a mené quand il a voulu échapper à ses huissiers. Le hasard ? Mais y-a-t-il un hasard dans les films noirs ? Une fatalité indubitablement. En donnant un dernier coup de volant pour tenter d'échapper à son destin, Joe Gillis (William Holden), bien au contraire, s'y précipite. Il a jeté les dés en quittant le Boulevard du Crépuscule.

La mort viendra et elle aura tes yeux⁽²⁾

Le fuyard passe les grilles d'un domaine où le temps paraît s'être arrêté : le parc ressemble à une jungle, la piscine est envahie par les herbes folles et la vaste demeure semble déserte... quand soudain une voix féminine interpelle Gillis puis un majordome, le prenant pour l'envoyé des pompes funèbres, le presse de pénétrer à l'intérieur de la villa. Une femme fait son



© SPLENDOR FILMS

apparition. Tout de noir vêtue, les yeux masqués par des verres fumés, elle le conduit auprès du défunt : un chimpanzé. D'un ton emphatique la vestale énonce ses volontés quant aux obsèques à venir : « un cercueil blanc neige, garni de satin blanc, ou rose pâle ou peut-être rouge. Rouge flamboyant, ce sera plus gai ! » La scène se déroule dans une pièce immense à l'atmosphère étrange, comme saturée : les baies vitrées sont complètement obturées par plusieurs épaisseurs de voilages, la lumière est diffusée par nombre de lampes et de candélabres et, malgré la chaleur californienne, un feu est allumé dans la cheminée. Gillis finit tout de même par révéler la méprise, déclenchant alors la colère de la maîtresse des lieux, laquelle, dévoilant son regard, semble se muer en Gorgone. C'est alors que Gillis reconnaît en elle Norma Desmond, une des plus

grandes stars du cinéma muet : en évoquant sa gloire passée, il la renvoie, sans s'en douter, à ce qui la tient éloignée du monde, de la vie depuis qu'elle n'est plus une déesse de l'écran. « Je suis grande, ce sont les films qui sont devenus petits ! », martèle-t-elle. S'ensuit un échange verbal entre les deux protagonistes : elle déversant tout son fiel sur le cinéma parlant, tandis que lui, tout en se dirigeant vers la sortie, enchaîne les railleries. C'est un mot et un seul qui va retenir l'attention de Norma Desmond et faire vriller la situation, celui d'écrivain : elle travaille depuis des années sur un scénario qui devrait permettre son retour en haut de l'affiche et aurait besoin de l'avis d'un professionnel sur cette version très personnelle du mythe de Salomé. Gillis se dit alors qu'il n'a rien à perdre à obtempérer à ce caprice, bien au contraire... Si la première fois qu'il voit le film le spectateur

peut s'imaginer, comme le personnage, que c'est lui le maître du jeu, il fait erreur : désormais l'ironie et la faconde de Gillis ne lui seront d'aucun secours. Dans l'univers confiné, empoussiéré et figé de Norma Desmond ne s'exprime qu'un seul degré, le premier. Dès cette séquence, en mêlant réel et fiction, avec génie et cruauté, Wilder nous fait perdre pied : en effet Norma Desmond est incarnée par Gloria Swanson, star de la Paramount qui fascinait les foules à l'instar de Mary Pickford, notamment en raison de la transparence et de l'intensité de son regard, et dont la trajectoire fut plus que ralentie avec l'arrivée du parlant. Comme elle le raconte dans son autobiographie⁽³⁾, elle avait parfaitement conscience de cette gémellité entre elle et Norma Desmond, à la différence près que cette disgrâce ne l'empêcha pas

de continuer à mener une carrière à la radio puis plus tard à la télévision. Pour elle, grâce à Billy Wilder, elle et ses partenaires avaient joué les rôles les plus passionnants de leur vie. Sa prestation hallucinée lui permettra de recevoir nombre de prix d'interprétation ! Ce mélange entre réalité et fiction se manifeste également par le choix d'autres comédiens : ainsi on reconnaît sous les postures hiératiques du majordome, ex-pygmalion et ex-mari de N. Desmond, Erich Von Stroheim, créateur omnipotent et délirant de *Queen Kelly* (1928), interprété et produit par... Gloria Swanson qui, dépassée par les extravagances particulièrement coûteuses du réalisateur, finira par interrompre le tournage. Le film, mutilé, sera achevé (dans tous les sens du terme)

par d'autres metteurs en scène plus conventionnels et sonnera le glas de la carrière de Stroheim en tant que réalisateur. Mise en abyme ultime, c'est un extrait de cette œuvre que Wilder choisit d'utiliser dans la scène où N. Desmond projette un de ses films à Gillis, dont elle est tombée éperdument amoureuse. Wilder, le demiurge, fait également apparaître si ce n'est des revenants, en tous les cas des figures emblématiques du Hollywood des origines : l'immense Buster Keaton et Cecil B. DeMille, réalisateur avec lequel G. Swanson aura enchaîné six films entre 1919 et 1921. Il y aurait encore beaucoup à écrire sur *Sunset Boulevard*, ce chef d'œuvre qui transcende les genres : film noir, conte horrifique, comédie grinçante, pamphlet implacable sur l'usine à rêves, drame des idoles déchues et des actrices soumises à la tyrannie de la jeunesse éternelle... On ne s'étonnera pas que David Lynch le compte parmi ses cinq films préférés et le définisse comme « une rue conduisant vers un autre monde ». Avec *Mulholland Drive* en 2001 il permettra aux fous de cinéma de s'engouffrer dans une nouvelle brèche spatio-temporelle du mythe hollywoodien. — IG



© SPLENDOR FILMS

(2) Cesare Pavese.

(3) Gloria Swanson par elle-même - *Rêve d'une femme*.

Chant funèbre

Kwaïdan | un film de Masaki Kobayashi



© NINJUN CLUB

Qu'il me soit permis pour commencer, une fois n'est pas coutume, d'évoquer un souvenir personnel. Au cours de mes lointaines études à la fac de lettres de Strasbourg, nos professeurs avaient mis au programme la littérature fantastique à l'époque romantique et avaient lancé l'idée qu'un petit groupe d'étudiants crée un ciné-club thématique dédié. Avec deux copains nous nous sommes lancés dans l'aventure et ce fut, pour nous trois comme pour des centaines d'étudiants, l'occasion de découvrir, séance après séance, tout un monde nouveau, riche et passionnant. Un film en particulier fut une éblouissante révélation par son étrangeté, sa beauté formelle, sa puissance d'évocation, un film qui avait connu le succès critique – Prix spécial du jury au Festival de Cannes en 1965 – mais semble depuis tombé dans un complet oubli : *Kwaïdan*, de Masaki Kobayashi.

Ce film d'un peu plus de trois heures – jugé trop long à sa sortie, il fut amputé du deuxième de ses quatre épisodes – est inspiré du recueil de légendes japonaises éponyme de Lafcadio Hearn paru en 1904 et s'avère, chose assez rare pour

être soulignée, grâce à ses inventions de mise en scène, son originalité formelle et sa perfection esthétique, bien plus flamboyant que sa source littéraire. Le troisième épisode en particulier, cœur du film, est un pur chef d'œuvre : *Hoïchi sans oreilles*. Quelques mots sur l'histoire puisqu'il est fort improbable que le film réapparaisse de sitôt sur nos écrans : en 1185 la bataille de Dan-

– **Croyez-vous aux fantômes ?**
– **Non, mais j'en ai peur.**

MARIE DU DEFFAND (1696 – 1780)

no-ura oppose des milliers d'embarcations des clans Heiké et Genji et se termine par l'anéantissement complet des Heiké. En parallèle, en cette fin du XIX^e siècle, dans un monastère voisin du cimetière où reposent les restes des vaincus, vit un jeune bonze aveugle, Hoïchi, novice d'un immense talent pour chanter la puissance et la fin tragique des Heiké en s'accompagnant d'une *biwa*, sorte

de luth aux étranges sonorités. La bataille est triplement représentée par les hymnes du bonze, de grandes fresques peintes et des séquences filmées.

Une nuit, laissé seul au monastère, Hoïchi est invité par un étrange visiteur à venir interpréter cette épopée devant des seigneurs de passage qui ont entendu parler de sa réputation. Il s'exécute, puis y retourne la nuit suivante. Ces seigneurs sont en réalité les âmes des membres de la cour des Heiké et des guerriers morts au combat, bouleversées par le rappel de leurs exploits et de leur infortune, et le château dans lequel chante le jeune bonze n'est qu'illusion, en fait le cimetière voisin que sa cécité l'empêche de reconnaître. Finalement découvert, il ne reste qu'un moyen de le sauver d'un ensorcellement qui pourrait lui coûter la vie : le supérieur du monastère fait peindre sur tout son corps des soutras qui le rendront invisible aux esprits. Lorsque la nuit suivante le messager des morts revient le chercher, il ne le trouve pas, à l'exception de deux oreilles qui semblent flotter dans l'air et qu'il arrache comme preuve qu'il a bien essayé de remplir sa mission : elles avaient été oubliées par le peintre !

Ce qui frappe dans *Kwaïdan*, c'est son rythme d'une lenteur souvent fascinante, l'onirisme des images, la musique mystérieuse, les bruitages insolites, le parti pris d'irréalisme, la stylisation des décors peints, des ciels aux couleurs improbables, jaunes, rouges, gris, mauves, blancs, toujours changeants, parfois ornés de motifs



© NINJUN CLUB



fantasmagoriques. Avec sa mise en scène distanciée qui se veut véritable transfiguration au même titre que la peinture ou la musique, avec l'impressionnant silence des scènes de bataille scandé par le seul chant austère du bonze et de sa *biwa*, *Hoïchi sans oreilles* magnifie les images pathétiques du suicide du jeune empereur et de sa suite plongeant au ralenti, tels des fleurs qui se déploient, dans l'eau rouge et bouillonnante de Dan-no-ura. La mélancolie de ces âmes vaincues et à jamais condamnées est aussi poignante que la passion que met Hoïchi à chanter leur funèbre épopée. À la fois hiératique et baroque, cet épisode, encore plus que les trois autres, me paraît mériter de figurer non seulement au panthéon des films fantastiques mais également au rang des grandes œuvres du patrimoine cinématographique mondial. — AW

Pour la beauté du geste...

Holy Motors | un film de Leos Carax

Holy Motors est le cinquième long métrage de Leos Carax, sorti treize ans après *Pola X*. C'est dire si la légende du réalisateur est entretenue par la rareté de ses films autant que par leur forme.

Holy Motors est une œuvre inventive, insolite. Un certain M. Oscar, en une seule journée, se rend à neuf rendez-vous pour lesquels il se transforme en neuf personnages. De jour comme de nuit, et dans Paris, il se déplace dans une immense limousine blanche, lieu où il change d'apparence avec des perruques, du maquillage.

On peut découper le film en une succession de neuf courts métrages avec des pauses pendant lesquelles on assiste à la préparation de M. Oscar pour entrer dans chaque nouveau rôle. Un seul entracte s'inscrit entre deux rendez-vous sous la forme d'un sublime plan séquence musical, avec des musiciens déchaînés dans une église déserte. <https://www.dailymotion.com/video/xv6052>

«Toi qui es comme moi, plusieurs et aucun.»

JORGE LUIS BORGES

Les différentes transformations

M. Oscar, interprété par Denis Lavant – acteur fétiche du réalisateur – nous offre, par un exercice brillant de travestissement, toute une galerie de personnages : un banquier, une mendicante, l'inférial M. Merde (déjà vu dans *Tokyo!*), un oncle mourant, un père de famille, un tueur à gages, un acteur de «motion capture», un musicien accordéoniste, un ancien amant, un homme aux enfants singes...

Chacun de ces rendez-vous cache quelque chose de simple dans un univers onirique : la pauvreté, l'égoïsme, la relation père-fille compliquée, le meurtre, le suicide, la créature folle et la belle, le sexe, la mort, la vieillesse...

Un film de cinéma

Dès le début du film L. Carax se met en scène. Dans une chambre d'hôtel anonyme il est réveillé par ce qui semble être des bruits de bateaux, de mouettes et de vagues. Il marche le long d'un mur, passe devant une forêt de papier peint, puis regarde par un trou-serrure... Il ouvre la porte de son imaginaire et, au bout de couloirs qui s'entrecroisent, nous entraîne jusqu'au balcon d'une salle de cinéma, nous invite à son cinéma, nous invite à rêver.

L. Carax a une imagination débordante. À travers ses personnages il nous dit qu'il peut tout faire : un drame psy avec une adolescence complexée, une comédie musicale, un ballet érotique en «capture de mouvement» avec une contorsionniste... Rien ne l'arrête. Il s'autorise tout, toutes les rencontres, tous les dérapages.

Parmi les scènes les plus marquantes, prenons celle de M. Merde, assez incompréhensible mais si belle. M. Merde est fantasque, repoussant, tel La Bête du conte de Jeanne Leprince de Beaumont. Il déambule dans le cimetière du Père-Lachaise en croquant des fleurs qui ornent les tombes. Il s'arrête devant un mannequin qui pose pour des photos. C'est la Belle, la magnifique Eva Mendes. Il l'enlève et l'emmène dans les égouts, dans sa tanière. Elle s'assoit dans une sorte de niche. Lui est nu, le sexe en érection. Il s'allonge à ses côtés, la tête sur



© LES FILMS DU LOSANGE

ses genoux, comme pour être bercé... La beauté et l'étrangeté s'imposent alors : à mes yeux, c'est un tableau, une Pieta.

Il joue, elles jouent

Au premier rang, Denis Lavant, l'alter ego du cinéaste, l'homme à tout faire, le personnage qui joue sans cesse sa vie. M. Oscar vit plusieurs vies, a plusieurs identités parallèles. Il commence, recommence, continue comme il a commencé «pour la beauté du geste». Et «La beauté, elle est dans l'œil, dans l'œil de celui qui regarde.»

Deux actrices magiques, Eva Mendes et la pop star australienne Kylie Minogue, sont des héroïnes inattendues. Cette dernière, transformée, avec la coupe de cheveux «gamine» de Jean Seberg, (en référence à *À bout de souffle*) chante dans les locaux déserts de la Samaritaine surplombant le Pont-Neuf. L'espace suscite la nostalgie, des souvenirs passés et renvoie aux *Amants du Pont-Neuf*.

Edith Scob est Céline, au volant de la limousine qui transporte M. Oscar. L. Carax lui a inventé un autre look, plus hitchcockien par la silhouette, la coiffure avec front dégagé et chignon. Elle accompagne Oscar et les spectateurs en étant très souvent muette. Ce n'est qu'à la fin, son travail accompli, qu'elle revêt un masque (référence aux *Yeux sans visage* de G. Franju). Le personnage bascule alors dans tout autre chose... Un dernier rebondissement. À chacun d'y voir ce qu'il veut !

L'extra-longue limousine blanche est elle aussi un personnage important. La journée achevée, Céline la range pour la nuit dans un immense entrepôt. Le film s'achève sur la discussion qui s'engage avec d'autres limousines, ses voisines. Elles se plaignent de leur journée, ont peur d'être remplacées par des humains «qui ne veulent plus de moteur ni d'action». Le cinéaste a choisi de tourner en numérique : plus de machine à qui l'on crie «Moteur! Action!» Le monde virtuel n'aura-t-il bientôt plus besoin d'elles ?

On pourrait encore écrire sur *Holy Motors*, sur la musique, les décors, les costumes, les couleurs... sur cet ovni très maîtrisé qui en désoriente plus d'un. Combien de séquences sublimes avec des ambitions visuelles folles restent ancrées dans ma mémoire! Cette œuvre m'a fascinée par sa créativité, sa fantaisie et sa beauté. J'attends avec impatience *Annette*, le dernier opus de L. Carax, une comédie musicale en langue anglaise, avec les leaders du groupe de rock Sparks, dont la sortie est attendue cette année. — MS

FILMOGRAPHIE

Stangulation Blues (1980), *Boy Meets Girl* (1984), *Mauvais sang* (1986), *Les Amants du Pont-Neuf* (1991), *Tokyo!* (2008), *Pola X* (1999), *Holy Motors* (2012).

REVOILÀ SPIKE LEE ?

Il y a un an on nous annonçait que l'emblématique **Spike Lee** présiderait le festival de Cannes. La pandémie ayant empêché la manifestation 2020, les organisateurs nous confirment que cette fois il sera bien là pour la 74^e édition qui doit se tenir du 6 au 14 juillet prochains. « Son enthousiasme et sa passion pour le cinéma nous transmettent une énergie décuplée pour préparer le grand festival que tout le monde attend » nous dit Thierry Frémaux. On croise les doigts...

REVOILÀ CLINT EASTWOOD !

Pour le réalisateur de 90 ans peu importe la pandémie : il nous confirme officiellement que son nouveau film sera dans les salles le 22 octobre prochain. *Cry Macho* est un road movie au Mexique qui met en scène un vieux cow-boy, star du rodéo, interprété par **Eastwood** lui-même, et un jeune homme en colère.

ET ENCORE LIFSHITZ

Belle année pour le cinéaste **Sébastien Lifshitz** qui, après avoir été récompensé par le César du meilleur documentaire pour *Adolescentes*, vient de remporter avec *Petite fille* l'Award 2021 du *Rendez-Vous with French Cinema in New York*. Ce festival annuel, qui se tient dans le très prestigieux Lincoln Center, permet au public américain de découvrir la production cinématographique française. Les films remarquables dans cette manifestation très prisée par les cinéphiles newyorkais sont assurés d'une belle carrière outre-Atlantique.

LE CINÉMA COMME THÉRAPIE ?

Souvenez-vous, c'était le 5 février 2020 : **Étienne Chaillou** était aux Studio pour nous parler de *La Cravate*, formidable documentaire « intrigant autant que dérangeant », qui raconte l'engagement au Front National de Bastien Régnier. La question qui fit polémique était de savoir qui, des réalisateurs ou du jeune militant, manipulait qui ? *Télérama* nous rassure dans l'interview publié le 12 janvier dernier : « Comment avais-je pu raconter des blagues racistes, taper sur des gens, adhérer corps et âme au programme du FN, mentir consciemment pour des raisons politiques ? Je me suis dit que j'avais vraiment déconné dans ma vie, qu'il était temps de dévoiler tout ce passé caché, que parler allait me permettre de remettre les compteurs à zéro ».

CÉSARS CALAMITEUX

Flop d'audience, déferlement de critiques : la cérémonie des **Césars 2021** n'a pas réussi son come-back, malgré la promesse d'un scénario renouvelé, après la manifestation chahutée de 2020. Maigre consolation : le procureur de Paris a classé sans suite le signalement de neuf députés LR qui accusaient la comédienne Corinne Masiero d'exhibition sexuelle...

TRISTESSE

Bertrand Tavernier a tiré sa révérence. Il était notre parrain et aimait dire que les *Studio*, où il est venu tant de fois, étaient sa deuxième maison. Nous sommes tous très tristes.

Bienvenue dans le premier cinéma Art & Essai d'Europe, avec 7 salles et chaque semaine plus de 20 films de tous les horizons en V.O. sous-titrée !

Les cinémas Studio sont membres de ces associations professionnelles :

EUROPA CINÉMA

Regroupement des salles pour la promotion du cinéma européen.



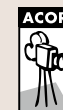
AFAEA

Association française des cinémas d'art et essai.



ACOR

Association des cinémas de l'Ouest pour la recherche (membre co-fondateur).



GNCR

Groupement national des cinémas de recherche.



ACC

Association des cinémas du Centre (membre co-fondateur).



Cinémas Studio
2 rue des Ursulines
37000 Tours
www.studiocine.com



suivez-nous !



Bibliothèque

Horaires d'ouverture :

Lundi, mercredi, jeudi, vendredi et samedi : 15h30 à 19h30. Fermeture pendant les vacances scolaires et jours fériés.

Cafétéria



Gérée par l'association d'insertion AIR, la cafétéria des Studio vous accueille à partir du mardi 25 août : du lundi au jeudi de 12h/21h ; le vendredi de 12h/21h45 ; le samedi de 15h30/21h45 et le dimanche de 15h30/21h. Nos horaires changent mais nous confectionnerons toujours nos belles tartes salées, nos verrines sucrées, notre succulent flan libanais et notre fameux cheese cake ! Au plaisir de vous servir ! Tél. : 02 47 20 85 77.

Abonnements

Valable 1 an, l'abonnement permet de bénéficier d'un plein tarif à 5,50€ au lieu de 9,50€, tous les jours et à toutes les séances. **Abonnement amorti en moins de 5 séances !** Informations à l'accueil des Studio ou auprès de votre correspondant.

Réabonnez-vous !

Votre abonnement est valable 1 an, à partir du jour où vous le prenez. La date d'expiration de la carte est inscrite sur votre ticket d'entrée.

Pour vous réabonner :

- À l'accueil des Studio. Ne pas oublier d'apporter sa carte (elle est rechargeable).
- À l'accueil de votre correspondant ou de votre CE (avec mon ancienne carte).
- Par internet, (excepté en cas de changement de statut, ou tarif réduit à 10 euros).

Règlement : carte bancaire, chèques, espèces, chèques vacances.